

« Projet », « renaissance », « renouveau »... : référence ou proférence dans le discours d'Emmanuel Macron ?

Damon Mayaffre et Laurent Vanni (CNRS – UCA – UMR BCL-7320)

Mots. Les langages du politique, 132 | 2023, 149-168.

The "Third Way" is a creation in language, something that is constructed in discourse.
Norman Fairclough, *New Labour, New Language ?*

Le macronisme n'est pas un programme politique revendiqué ni une idéologie avouée : à l'intérieur du paradigme libéral tacite, puisqu'allant de soi dans le monde du début du XXI^e siècle, il entend incarner seulement le mouvement, la nouveauté, l'action, le pragmatisme¹ (Mayaffre 2021).

C'est du moins ainsi qu'il s'auto-définit dès 2016, refusant les programmes politiques et les contenus idéologiques explicites pour s'appuyer simplement sur la jeunesse, l'allant et l'innocence au sens fort du leader ; jouant sur la naissance inattendue et disruptive d'un mouvement jusqu'ici inconnu à l'intitulé vide de contenu politique mais dynamique *En Marche*, et sur un livre fondateur au titre plus encore évocateur *Révolution* ; jouant enfin sur le dépassement du vieux clivage politique gauche / droite pourtant structurant depuis 1789, et la déclaration d'obsolescence des partis et programmes traditionnels sur un marché démocratique qu'il conviendrait de « faire bouger »².

Cette contribution interroge les stratégies discursives d'Emmanuel Macron en 2022 pour continuer à faire entendre cette musique matricielle et fondamentale de la « transformation », du « en marche », de « l'innovation » ou de « l'inédit »³ (sinon la musique de la « révolution »), tout en incarnant désormais, de fait, la continuité et la stabilité du pouvoir (sinon la conservation). Comment continuer en effet à dire les réformes et la nouveauté là où il s'agit de demander une reconduction après cinq années de pouvoir de plein exercice ? Comment produire dans le discours la dynamique novatrice de l'élection et celle du remplacement des hommes ou des structures partisans, là où il s'agit d'une réélection et du maintien, pour la plupart, des personnalités sortantes ? Et lorsqu'on regarde la sociologie électorale d'E. Macron, comment se revendiquer de la jeunesse auprès d'un électorat sénescant, ou de l'action, de l'innovation et

¹ On se rappelle l'étymologie de pragmatisme : *pragma* signifie « action » en grec. Et E. Macron répète souvent : « Je ne fais pas d'idéologie, je fais du pragmatisme. C'est ce qu'attendent nos concitoyens... » (Macron, 14 mars 2017, interview dans *La Provence*).

² Ainsi le verbe « bouger » est souvent utilisé par E. Macron. Par exemple, le 14 juillet 2022, le président analyse la nouvelle donne politique de l'Assemblée nationale (majorité relative) en ces termes : « Tout le monde doit bouger » (Macron, 14 juillet 2017, interview télévisée).

³ En anticipant la démonstration logométrique, nous rappelons que les mots « transformation », « innovation » ou « inédit » sous une forme nominale ou adjectivale sont les mots statistiquement préférés de Macron, qui entre tous les mots, le distingue spectaculairement des autres présidents français (Mayaffre, 2021, p. 60 et 61). Par exemple, en valeur absolue, sur le corpus de la Vème République de de Gaulle à Macron, entre 1958 et 2023, l'adjectif *inédit-e-s* est utilisé 73 fois, et 69 de ces occurrences sont concentrées, en seulement cinq ans, dans le seul sous-corpus Macron.

du travail auprès d'un électorat retraité ? Et comment prôner la « transformation » sociale ou la « révolution » à une bourgeoisie économiquement en place et culturellement bien installée ?⁴ De manière extraordinaire, l'essentiel de la réponse tient dans la morphologie lexicale du français et en une seule syllabe préfixale, *re-*, qu'E. Macron va répéter *ad libitum* dans ses discours, comme nous le montrerons grâce à l'approche quantitative qu'est la logométrie, et comme nous l'illustrerons de manière qualitative avec quelques mots macroniens emblématiques : « renouveau », « réinventer », « renaissance », « recréer », « refondation », etc. Seulement, ce discours du re-nouveau, du *encore-nouveau* ou du *toujours-nouveau* qui permet à E. Macron de résoudre la contradiction politique qui se présente à lui en 2022 (continuer à incarner la nouveauté alors qu'il est le sortant), est-il en lui-même original dans la bouche du président-candidat, du candidat-président puis du président réélu ? En promettant en 2022 la re-naissance et la re-fondation, E. Macron invente-t-il pertinemment un langage jamais entendu, adapté à la situation politique particulière de sa réélection ? Ou ne fait-il que répéter, comme l'indique une exploration du corpus par l'Intelligence artificielle, des mots et des phrases déjà cent fois prononcés tout le long de son premier quinquennat ? E. Macron ou l'inertie d'un discours en marche ; E. Macron ou la *proférence* sans cesse rééditée du mouvement et de la nouveauté.

Un président qui ne manque pas d'R : le *re-* du Phénix ou d'Echo ?⁵

Au printemps 2022, E. Macron, en interrogation politique devant le score ambigu qu'il vient d'obtenir à la Présidentielle et devant l'annonce de Législatives difficiles pour son camp⁶, débaptise en urgence son pourtant tout jeune parti *En Marche* et lance *Renaissance*. Renaissance, *re-* à l'initiale pour (re)mobiliser les militants. Renaissance, renaître, naître à nouveau : E. Macron comme le phénix promet dans ses discours un perpétuel recommencement et s'assure ainsi une éternelle jeunesse. Re-naître sans cesse pour E. Macron, c'est espérer la pérennité ou la réplication du changement sur lequel il avait été une première fois élu en 2017. Durant ce même printemps 2022, E. Macron réinvente la Constitution française dans un programme électoral qui semble pour partie improvisé, et lance à côté de l'Assemblée nationale ou du Conseil économique social et environnemental (CESE) l'idée, très vite contestée, d'un « Conseil National de la Refondation ». Refondation, *re-* à nouveau à l'initiale. Refonder, fonder à nouveau, comme renouveler, recommencer, réinventer, renaître, c'est en même temps convoquer le passé que le président sortant ne saurait renier, et continuer de promettre le changement et l'avenir. C'est en même temps dire la stabilité, voire le retour en arrière jusqu'aux origines du mythe fondateur, et promettre comme en 2017, le mouvement, la création, la nouveauté. Et encore, dans ce même instant politique charnière : le porte-parole du nouveau gouvernement d'Elisabeth Borne, Olivier Véran, se voit confier, dans l'intitulé officiel de son portefeuille, la noble tâche du « renouveau démocratique ». Renouveau, *re-* toujours, décidément, à l'initiale dans une morphologie linguistique et une politique itératives. Cette prédilection pour les mots en *re-* s'institutionnalise donc au plus haut niveau en 2022 (un parti, Renaissance ; une proposition institutionnelle, le Conseil National de la Refondation ; un ministère, celui du Renouveau démocratique). Seulement, force est de constater que si elle

⁴ La sociologie électorale de 2022 (proche de celle de 2017) est facile à résumer. Plus on est âgé et plus on vote E. Macron, avec des scores plébiscitaires chez les retraités et les +65 ans. De la même manière, plus on est riche et diplômé, et plus on vote pour le président sortant. À rebours, ses principaux opposants Jean-Luc Mélenchon et Marine Le Pen recueillent de manière privilégiée le vote des jeunes, des actifs et des moins fortunés. (Sur la sociologie électorale du macronisme, on commencera par le travail de Luc Rouban (2018)).

⁵ Nous déclinons ici le titre de notre tribune, « Emmanuel Macron ne manque pas d'R » (*Libération*, 17 mai 2021).

⁶ Les résultats électoraux de 2022 (aux élections présidentielle et législatives) restent encore à interpréter. E. Macron est réélu président face à M. Le Pen, mais il recule de 10 points par rapport à 2017 (55% en 2022 contre 65% en 2017), et perd 2 millions d'électeurs (18 millions en 2017 contre 20 millions en 2022). Aux Législatives, il obtient en 2022 une majorité à l'Assemblée, mais une majorité relative loin du score absolu de 2017.

apparaît à cet instant majuscule, elle n'est pas nouvelle et ne constitue aucunement une surprise : elle ne fait que révéler une tendance systémique et ancienne du discours d'E. Macron depuis le commencement de son engagement politique, que nous avons établie de longue date bien avant sa réélection (Mayaffre 2021, p. 295).

En effet, la logométrie permet de chiffrer et de systématiser l'impression forte mais encore ponctuelle que nous venons d'avoir, en considérant plus de 1000 discours et en comparant le corpus Macron depuis 2017 à ceux de ces prédécesseurs à l'Élysée⁷. Et, fait linguistique étonnant, le *re-* à l'initiale est une caractéristique statistique structurante, majeure et précoce du discours du locataire actuel de l'Élysée, qui le distingue de tous ses pairs bien au-delà des seules années 2022 ou 2023 (figure 1).

Figure 1. Distribution statistique du préfixe *re-* dans le corpus présidentiel (calcul des spécificités)

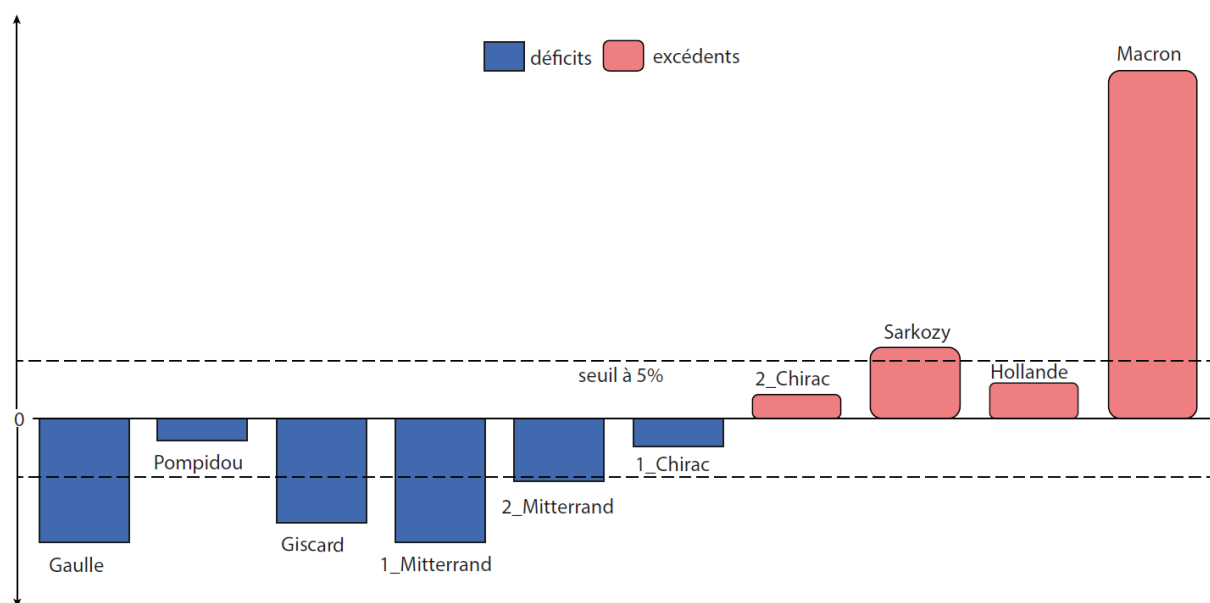


Figure 1. Distribution statistique du préfixe *re-* dans le corpus présidentiel (calcul des spécificités) - HYPERBASE - graphique sous droit (Mayaffre, 2021)

Ainsi, pour reprendre seulement les mots-emblèmes ci-devant évoqués, le terme « renaissance » promu en 2022 en identité du parti macroniste, avait été utilisé des dizaines de fois les années précédentes.

Par exemple dès son discours d'investiture de mai 2017, à l'Élysée, E. Macron espérait déjà, à l'aube de son premier quinquennat :

Je convaincrâi nos compatriotes que la puissance de la France n'est pas déclinante, mais que nous sommes à l'orée d'une extraordinaire renaissance.
(Macron, 14 mai 2017, discours d'investiture)

Et lors d'une de ses premières interviews de président, il avait précisé, dès juin 2017 :

Mon élection comme la majorité obtenue à l'Assemblée ne sont pas un coup d'arrêt elles sont un début exigeant. Le début d'une renaissance française et je

⁷ Le corpus présidentiel de référence que nous utilisons dans cette contribution est celui que nous avons traité dans nos précédents ouvrages (notamment Mayaffre, 2021). Composé de 1000 discours grand public (vœux du 31 décembre, interviews du 14 juillet, tribunes majeures, allocutions solennelles à la télévision, JT, etc.), le corpus compte environ 4 millions de mots répartis équitablement entre de Gaullé, Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac, Nicolas Sarkozy, François Hollande et E. Macron.

l'espère européenne. Une renaissance qui permettra de repenser les grands équilibres nationaux, européens, internationaux, de retrouver une ambition. (Macron, 22 juin 2017, interview au Figaro)

Mieux encore, E. Macron avant 2022 avait déjà institutionnalisé le mot en faisant une tribune européenne sous ce titre, puis en intitulant la liste de ses soutiens : *Renaissance* (figure 2).

Figure 2. Affiche électorale de la liste macroniste aux élections européennes de 2019.⁸



En réalité, E. Macron, dans le corpus, se promet de renaitre en 2017, en 2018, en 2019, en 2020, en 2021 comme en 2022 ou 2023. Il renaît constamment, lui, le pays, son parti ou l'Europe. Il promet aux Français et à ses militants, dans ses discours, sans jamais s'essouffler, une salvatrice « renaissance ».

Quant au terme « refondation » consacré en 2022 dans un Conseil national aux fonctions encore à définir, inutile de l'illustrer par quelques citations puisqu'il est une des plus belles signatures quantitatives des discours d'E. Macron – avec « transformation », « inédit » déjà relevés en introduction ou « projet » que nous traiterons en conclusion (figure 3).

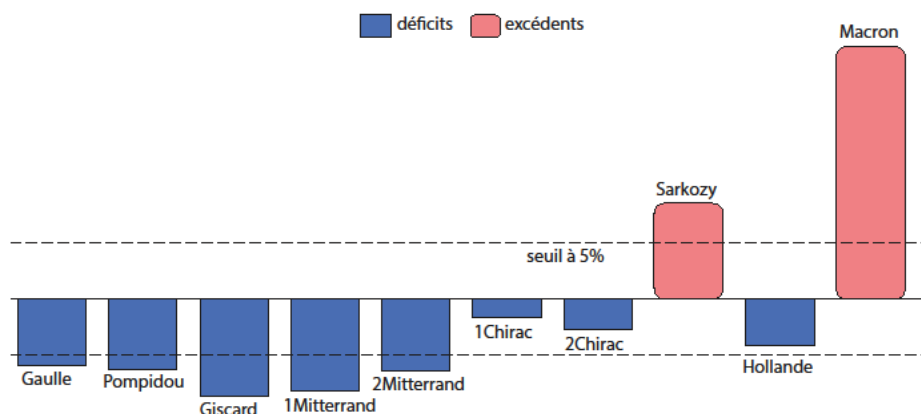


Figure 3. Distribution statistique de « refondation » + « refonder » dans le corpus présidentiel (calcul des spécificités) - HYPERBASE – graphique sous droit (Mayaffre, 2021)

⁸ Outre le nom de la liste (*Renaissance*) on notera sur l'affiche le « En Marche » ou encore en bas le « agir » : partout la *proférence* du mouvement et de la nouveauté comme cet article va essayer de le montrer.

De manière générale, au-delà de « refondation » ou « renaissance », E. Macron dès 2017 utilise plus que tout autre président, les verbes « revisiter », « revoir », « réitérer », « réadapter », « réaménager », « rebâtir », « recréer », « recommencer », « réinventer », etc. ou les noms « réaménagement », « recommencement », « renouveau », « refondation », etc. (voir la figure 1).

Cette volonté politique ou communicationnelle du macronisme d'assumer les mots en *re-* nous paraît remarquable en elle-même, mais elle l'est surtout au regard de la prise de risque due à l'histoire et à l'actualité politico-linguistique du préfixe *re-*. En 2022, juste avant qu'E. Macron n'intitule son parti « Renaissance », Eric Zemmour intitule, lui, son mouvement « Reconquête » : *re-* également à l'initiale. Littéralement, avant qu'Olivier Véran investisse son ministère du « Renouveau démocratique », un groupuscule d'extrême-droite s'était baptisé « Renouveau français » faisant un lien avec le mouvement étudiant du même bord « Renouveau étudiant ». Sans en être l'exclusivité, les termes « renaissance », « refondation », « renouveau », etc. peuplent ainsi le discours de l'extrême-droite ou plus précisément, puisqu'il s'agit de mots en *re-*, des mouvements ré-actionnaires. Notamment, au cours de l'histoire, Pétain en avait usé et abusé dans ses messages aux Français durant la Révolution nationale :

[...] puisse notre renaissance française trouver en Mistral son guide et son maître. (Ph. Pétain, 6 septembre 1940)

À cette œuvre de libération et de renouveau, l'esprit public doit être étroitement et profondément associé ; aucun redressement durable ne peut se faire sans son assentiment. (Ph. Pétain, message du 9 octobre 1940)

Aujourd'hui je serai moins sévère, parce que j'ai le sentiment d'un renouveau. (Ph. Pétain, message du 23 septembre 1941)

Nous avons été le premier jalon de la renaissance française. (Ph. Pétain, message du 8 juillet 1942)

Ne vous souvenez de notre défaite que pour préparer notre renaissance. (Ph. Pétain, message du 4 avril 1943)

[...] mon sacrifice vous fait retrouver la voie de l'union sacrée pour la renaissance de la Patrie. (Ph. Pétain, message du 20 août 1944)

Maurice Tournier pointe également, dans un article sur les préfixes *re-* et *de-*, les occurrences récurrentes et typiques du discours de la droite et l'extrême droite contemporaines : « redressement national », « restauration de l'autorité », « rétablir les valeurs », « rénovation française » (Tournier, 2002, p. 61-63). Il ne s'agit certes pas d'affirmer que le macronisme incarne une révolution conservatrice ou une pensée ré-actionnaire, mais de souligner qu'E. Macron prend le risque lexical (ou morphologique) dans ses discours de séduire l'électorat droitier, incarné en 2022 par Zemmour ou les Républicains.

Plus généralement, nous avons montré ailleurs que des mots comme « renouveau », « refonder », « réinventer », « recréer », etc. permettaient à E. Macron de réaliser en discours son *en même temps* de gauche et *en même temps* de droite fondateur et originel : le radical des mots, souvent, porte chez E. Macron le mouvement susceptible de plaire à la gauche (*inventer*, *fonder*, *créer*, *innover*, etc.), tandis que le préfixe en *re-* garantit la stabilité, la conservation et le retour en arrière susceptible de plaire à la droite : E. Macron ou le « en même temps » morpho-lexical de gauche et de droite {*RE-* (passé/nostalgie/conservation) + MOUVEMENT (avenir/progressisme/évolution)} ; E. Macron ou le « en marche avant » *et en même temps* le « en marche arrière » (Mayaffre, 2021, p. 296).

De la performativité du discours politique : la nouveauté comme principe de *proférence*

En 2022, pour continuer à incarner le mouvement et la nouveauté, E. Macron utilise donc des mots en *re-* : *grosso modo* il re-joue la scène originelle, novatrice et disruptive de 2017. Mais il use plus encore de la magie du langage.

Dans son solennel discours d'investiture à l'Élysée devant la presse, les Sages ou les anciens présidents de la République, mieux que le re-nouvellement, E. Macron invoque sans ambages le nouveau, la nouveauté, l'inédit qu'il prétend (continuer de) personnifier :

Ce peuple nouveau, différent d'il y a cinq ans, a confié à un Président nouveau un mandat nouveau. Le temps qui s'ouvre sera celui d'une action résolue pour la France et pour l'Europe... (Macron, 7 mai 2022, discours d'investiture)

Sauf à imaginer que le corps électoral ait fondamentalement changé entre 2017 et 2022 (ce qui n'est pas le cas⁹) et sauf à affirmer qu'E. Macron ait pu se réincarner en une nouvelle personne, il apparaît difficile de parler d'un peuple nouveau et d'un nouveau président. Plus problématique, si c'est le programme politique qu'E. Macron se fixe dans ce paragraphe – « une action résolue pour la France et pour l'Europe » – qui justifie, en 2022, l'affirmation de changement et de nouveauté, alors il faudrait conclure que l'ancien président n'avait pas pensé à agir pour le pays et le continent lors de son précédent mandat (ce que dément le contenu d'autres discours d'E. Macron vantant, au contraire, son bilan en la matière).

Aussi, il convient de conclure que ce discours fondamental sur le nouveau, la transformation, le mouvement n'est pas chez E. Macron constatatif, descriptif ou référentiel ; il est *proférentiel*. E. Macron ne désigne pas la nouveauté dans ses discours, il la *profère*. Enrichissant la notion de performativité ou d'illocution d'Austin ou de Searle, T. Melchior (1998, 2005) insiste ainsi sur la *dimension proférentielle* des discours ; dimension essentielle nous semble-t-il du discours politique, particulièrement développée chez E. Macron.

Proférer consiste à créer un référent par le langage : le *proférent*. La proférence ou fonction proférentielle du langage qualifient ainsi « la propriété du langage selon laquelle le simple fait d'énoncer un mot suffit à matérialiser la réalité qu'il désigne » (Viktorovitch, 2021)¹⁰. Il ne s'agit pas seulement de *faire en disant* – comme les fameux « je vous marie » d'un maire, « la séance est ouverte » d'un président de séance ou « je te promets » de tout un chacun – il s'agit de « créer du réel » selon le sous-titre du livre de T. Melchior.

Les *référents*, en principe, c'est leur définition première, existent avant et sans le discours : les énoncés nomment ou désignent un monde concret ou abstrait, réel ou imaginaire mais déjà-là¹¹.

⁹ En cinq années, l'INSEE relayé par le site gouvernemental *Vie publique* évalue à moins de 10 % le renouvellement du corps électoral par décès ou radiations des listes d'un côté et naissances et inscriptions nouvelles de l'autre, (<https://www.vie-publique.fr/en-bref/284633-elections-2022-487-millions-dinscrits-sur-listes-electorales>) tant et si bien que plus de 90 % des électeurs de 2022 avaient déjà voté en 2017. En valeur absolue, et modulo le glissement démographique évoqué, le ministère de l'Intérieur compte 35 096 478 votants au deuxième tour de 2022 contre 35 467 327 en 2017 : plus qu'un renouvellement des votants, on enregistre donc une stabilité voire un rétrécissement des votants.

¹⁰ Le concept de « proférence » a semble-t-il été inventé par T. Melchior (1998). Il nous paraît depuis sous-utilisé par les linguistes. Nous citons ici le glossaire de C. Viktorovitch (2021) qui en donne à ce jour la définition la plus efficace.

¹¹ Nous connaissons le débat entre « réalistes objectivistes » et « constructivistes ». Évidemment le référent ne saurait seulement désigner des choses qui existent matériellement (un cheval par exemple), il désigne également des choses qui existent dans notre imaginaire (une licorne par exemple dont l'image illustre nos livres d'enfant). Le lecteur pourra entrer dans le débat par exemple avec l'article de G. Kleiber (1997) à qui nous reprenons l'exemple du cheval et de la licorne (1997). Nous lui reprenons également, en préalable, la définition qu'il cite de la référence de (Dubois *et al.*, 1973, p. 414) : « fonction par laquelle un signe linguistique renvoie à un objet du monde extra-linguistique, réel ou imaginaire ». Voir infra la discussion que nous engageons dans le corps du texte.

Comme le souligne Michel Charolles, au grand dam des linguistes qui se trouvent dépayés hors de leur objet d'étude, et torturent pour cette raison le concept, « le processus de référenciation débouche sur le monde externe » (2001, p. 9), ou comme l'écrit Searle, « tout ce à quoi on réfère doit exister » ou pré-exister (Searle, 1972, p. 121). Sans pouvoir être qualifié d'hyper-réaliste, Georges Kleiber discute :

Les référents sont des entités du monde réel, indépendantes du langage, auxquelles on renvoie précisément à l'aide des expressions linguistiques. (1997, p. 10)

Et conclut de manière nuancée mais définitive :

L'élément décisif dans la référence, c'est qu'elle nous mène au dehors du langage. Et que cet au-dehors soit fortement organisé, structuré par le langage lui-même, n'autorise pas pour autant à dire qu'il ne s'agit que d'un objet linguistique. » (*Ibid.*, p. 18)

Le *proférent*, lui, n'existe que par le discours : les mots créent la chose qu'ils désignent, et lui permettent ainsi d'advenir en réalité (au moins le temps du discours). Le proférent est donc un référent verbal si l'on peut s'autoriser cet abus de langage¹², construit par le langage, précédant le monde réel ou indépendant de lui ; le référent renvoie à un en dehors du langage, à une chose sup-posée ; le proférent, lui, commence par le langage, naît du discours, en considérant le mot comme premier.

Insistons : dans le cadre austinien classique, les performatifs, qui relèvent des verbes, performant une action (marier, ouvrir une séance, faire une promesse). Dans le cadre d'un acte de langage proférentiel, qui relève du nom ou de l'adjectif, le discours performe (ou profère) un référent que l'on pourrait qualifier de virtuel (virtualité anticipative ou performative) ; une chose verbale, si l'on peut continuer à abuser du langage, *qui finit par faire monde ou faire chose par le simple fait d'avoir été prononcée* (et, symétriquement, qui n'existerait pas si elle n'avait pas été prononcée). Dans d'autres modèles discutés âprement par Denis Apothéloz et Marie-José Reichler-Béguelin (1995) d'un côté et Michel Charolles (2001) de l'autre, ou plus récemment discutés par Julien Longhi dans le cadre d'une *Théorie des objets discursifs* (2008), le proférent pourrait être qualifié de « référence interne (au langage) », de « *discourse referent* », d'« objet-du-discours » ; et J. Longhi d'aller jusqu'à proposer de manière générale de « considérer la nomination comme un acte de langage » (2015, p. 122), reprenant ainsi la posture praxématique de Catherine Détrie, Paul Siblot et leurs coauteurs (2017), en écho à un concept que l'on pourrait également convoquer du fait de sa dynamique performative et sociale : le « praxème ». Si les points de vue varient, tous montrent la difficulté philosophique de penser l'articulation entre le langage et le monde (préséance de l'un sur l'autre ? condition de l'un sur l'autre ? indépendance ? consubstantialité ?) et, subséquent pour l'analyse du discours, la difficulté de penser l'articulation pratique entre le linguistique et l'extra-linguistique (c'est-à-dire, ici, le politique). Qu'il nous soit permis d'estimer, en regardant la richesse des débats décennaux, que le *référent*, en portant en lui la dichotomie monde/langage, peine à résoudre tous les problèmes, là où le *proférent* représenterait une solution à certains d'entre eux. En d'autres termes, « l'hypothèse d'une référence et de référents totalement détachés du monde réel, dont l'existence n'est pas préétablie, mais ne se fait que dans et par les représentations cognitives qu'élabore le discours s'avère inappropriée » (Kleiber 1997, p. 17) : nous proposons donc d'appeler ces ovnis, *sans existence préétablie, détachés du monde réel, qu'élabore le discours*, des proférents.

¹² Pour dire les choses brutalement, et à la suite des citations de G. Kleiber (1997), « référent verbal » que nous utilisons ici, comme « objet de discours » que nous utiliserons plus bas, nous paraissent des syntagmes aussi problématiques que « cercle carré », « objet animé », « or oxydable », etc.

« Un président nouveau » ? « Un peuple nouveau » ? E. Macron profère ou performe ainsi des *pseudo* référents¹³ qu'aucun observateur ne peut ni complètement attester dans le monde, ni complètement contredire, mais qui existent dans et par le discours ; mais qui existent du fait d'avoir été énoncés par une *parole autorisée* (celle d'un président de la République). Ajoutons en effet ici un élément essentiel en analyse du discours politique : le référent créé par le langage ou proféré (« un président nouveau » dans notre exemple) gagne en performance (dans un sens austinien) grâce à la circulation d'un *discours d'autorité* (Monte et Oger, 2015), repris par la presse, diffusé par la télévision, commenté par les journalistes ; sans autorité initiale de la parole – répétons-le : le président élu, porte-parole de tous les Français – et sans reprise publique au sein de l'agora, le proféré resterait lettre morte ; *il ne se réaliserait pas*. Il serait un signifié sans référent ou sans conséquent dans le monde. Mais âprement débattu, approuvé par les uns, contesté par les autres, repris et démultiplié par tous, le proféré prend corps et volume dans l'espace public et existe bel et bien au même titre que les choses du monde politique ; la *res publica* est parfois *verbum publicum*, comme la démocratie est logocratie. Ainsi le proféré échappe évidemment – comme les performatifs classiques – au principe de vériconditionnalité : c'est leur force rhétorique première pour un locuteur politique qui ne peut être contredit par les faits, puisque nous nous tenons à l'intérieur du seul discours. Le proféré ne prétend certes pas à la vérité au sens de l'adéquation des mots avec le réel, mais il est une vérité infalsifiable ou auto-révélee dans le *hic et nunc* du discours puisque le mot *est/crée* la chose. Quant au principe de félicité, théorisé par Austin, il tient dans cette autorité initiale de la parole émise et dans ces reprises médiatiques ou cette circulation politique du propos qui finissent par attester les mots en réalité – *ça existe puisqu'on en parle ; ça existe, la preuve, nous en parlons*.

En vérité, on le sait, la question de la référence est un caillou dans la chaussure – ou plutôt hors de la chaussure – de la linguistique générale. Mais douloureuse dans l'absolu pour le linguiste, elle se trouve plus cruellement posée dans le langage politique que nulle part ailleurs. Si l'on admet en effet avec l'œuvre de Maurice Tournier (notamment 2002) que la parole politique est là non pour dire le monde (*non pour référer au monde ; non pour référencer le monde*) mais pour le transformer ou l'inventer, et qu'il s'agit donc toujours pour le locuteur politique de travailler des idées, imposer des mots, leur forme et leur sens, ou informer, déformer, performer des valeurs loin de tout consensus préalable, que peut donc être le référent objectif, stable ou mondain de « liberté », de « laïcité » ou de « république » dans la bouche d'un locuteur de gauche *versus* un locuteur de droite, d'un locuteur révolutionnaire *versus* un locuteur monarchiste ? Le proféré résout pour partie la question : il n'appartient pas au monde politique objectif, consensuel¹⁴ ni même partisan ; il n'appartient pas au déjà-là mais « le porte en avant » (selon l'étymologie du préfixe pro-) du fait de son énonciation. Il ne désigne pas le réel mais le produit (selon le même préfixe). Le référent est indexé sur le monde et prend ainsi le risque d'avoir à lui rendre des comptes – le politicien pourrait être qualifié de menteur si ses mots venaient à divorcer de la réalité. Le proféré, lui, est indexé sur le discours, c'est-à-dire, au fond, indexé sur lui-même. Et E. Macron a dit : « je suis un nouveau président ».

Un discours immobile à grand pas

Si l'affirmation « je suis un nouveau président » ne peut donc être contredite selon les vertus de la proférence, la logométrie et l'intelligence artificielle permettent d'instruire le débat du point de vue des discours, en examinant systématiquement le corpus du président Macron *avant* et *après* sa réélection. Le « nouveau président » tient-il un discours différent de l'ancien, auquel

¹³ Peut-être pourrait-on dire aussi « *proto* référents » : des référents en devenir qui adviendront en référent avec/après le processus discursif.

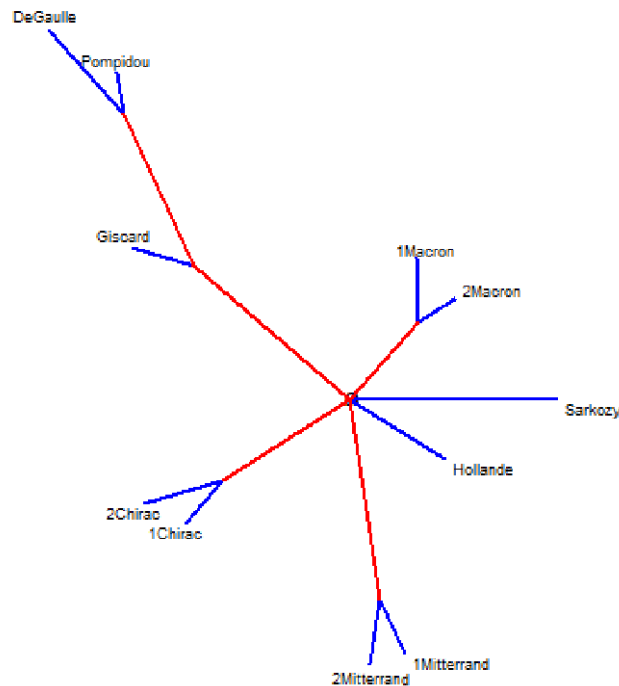
¹⁴ Le rapport nécessaire entre la « con-sensus-alité » et la référence pousserait la réflexion hors du cadre limité de cet article (la référence serait seulement ce qui ferait *sens en commun* ?). Admettons seulement ici que le discours politique est le lieu du dissensus et interroge, par-là, la notion d'une référence stable et partagée.

cas la profession de foi de nouveauté serait illustrée ? Ou au contraire tient-il un discours semblable ? Plus précisément, ce discours sur la nouveauté est-il une nouveauté de 2022 (particulièrement étonnante du fait de la réélection) ? Ou au contraire, comme nous avons commencé à le montrer dans les sections précédentes, est-il simplement une reproduction, un radotement ou une redite, c'est-à-dire une forme de signature d'un président qui loin d'être innovant (ou « nouveau ») dans ses propositions reste identique à lui-même en répétant les mêmes mantras ?

En rassemblant les discours de Macron1 (2017-2022) et ceux de Macron2 (2022-2023), et en les comparant à ceux de de Gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac, N. Sarkozy et F. Hollande, l'analyse comparative indique que Macron1 ressemble beaucoup à Macron2.

Ainsi, le calcul de la *distance intertextuelle* puis sa représentation arborée, implémentées dans le logiciel HYPERBASE, selon une méthodologie éprouvée (Luong, 2003) rassemblent sur une même branche les deux quinquennats Macron, l'ancien et le naissant, et la distance entre les deux feuilles Macron1 et Macron2 apparaît minimale (figure 4).

Figure 3. Représentation arborée de la distance intertextuelle entre les mandats présidentiels (1958-2022) – HYPERBASE¹⁵



L'analyse du discours politique qui s'appuie sur le traitement statistique n'en sera pas étonné. Nous avons en effet montré à plusieurs reprises la difficulté pour un locuteur politique de changer d'identité discursive quand bien même il souhaiterait effectuer un tournant politique (Mayaffre, 2002). Du reste, sur la figure 4, nous voyons qu'au-delà de la ressemblance entre Macron1 et Macron2, Mitterrand1 ressemble à Mitterrand2 et Chirac1 à Chirac2. Un locuteur politique ne s'invente pas au fil des années des mots différents, ne change pas sa grammaire, ne travestit pas ses éléments phraséologiques, ne modifie pas la longueur de ses phrases etc.¹⁶ En d'autres termes, E. Macron, discursivement, peine à se re-nouveler et ne saurait se ré-inventer.

¹⁵ Aide à la lecture : le calcul se fait ici sur le vocabulaire et selon la *distance Labbé* (Luong éd., 2003) ; la lecture de l'arbre se fait de manière intuitive : plus la distance entre deux présidents est courte (en suivant les branches de l'arbre) plus les deux présidents se ressemblent lexicalement.

¹⁶ Cette stabilité du discours s'explique principalement du côté de l'émission, mais également du côté de la réception. Le locuteur politique ne saurait se trahir linguistiquement en s'inventant *ex nihilo* une nouvelle identité

L'Intelligence artificielle permet de confirmer ce constat encore grossier de la statistique et d'illustrer les points de ressemblance ou de non-changement entre Macron1 et Macron2.

D'abord, selon le protocole méthodologique que nous avons décrit précédemment (Vanni, 2021 ; Vanni et Precioso, 2021, Mayaffre et Vanni, 2020), nous apprenons à la machine, grâce à un modèle convolutionnel (CNN), à parler le de Gaulle, le Pompidou, le Giscard, le Mitterrand, le Chirac, le Sarkozy, le Hollande et le Macron1. Ensuite, nous donnons au module *deep learning* d'HYPERBASE les seuls discours inédits de Macron2 (ceux de 2022-2023) et lui demandons d'attribuer ces discours inconnus à l'une des classes apprises (de Gaulle ? Pompidou ? Giscard ? Mitterrand ? Chirac ? Sarkozy ? Hollande ? Macron1 ?).

Sans surprise, l'algorithme attribue automatiquement 74 % des phrases inédites de Macron2 à Macron1 (le reste du pourcentage se distribuant entre les autres présidents) : le réseau de neurones artificiels semble donc bien reconnaître le locuteur E. Macron quel que soit son quinquennat (figure 5).

Figure 4. Attribution des phrases de Macron2 (2022-2023) à ses prédécesseurs – HYPERBASE¹⁷

Prédiction : **Macron 74%**

voir aussi	taux d'attribution
Chirac	7.6%
Mitterrand	6.5%
Sarkozy	5.4%
Hollande	3.3%
Pompidou	2.2%
deGaulle	1.1%

Reste enfin à découvrir les phrases 2022-2023 que la machine identifie comme typiquement macronniennes, et à souligner les observables linguistiques (simples mots ou *motifs* linguistiques complexes (Longrée et Mellet, 2013)) responsables de cette identification automatique : de fait, selon les sorties-machines, beaucoup de ces phrases très identifiables concernent l'hymne à la « nouveauté », à la « transformation », au « renouvellement » traité dans cette contribution. Les motifs linguistiques activés par le réseau de neurones (et soulignés par nos soins dans les extraits suivants) apparaîtront même comme évidents après la démonstration que nous venons de faire.

Par exemple, à propos du programme scolaire, E. Macron peut déclarer en 2022 dans un de ses premiers discours substantiels du nouveau quinquennat :

Il faudra déployer l'évaluation des savoirs fondamentaux en CM2 et mener des transformations ADJECTIF au collège, notamment au niveau de la 6^e

Ou

C'est pourquoi cette transformation ADJECTIF de la voie professionnelle, je souhaite que nous la menions...

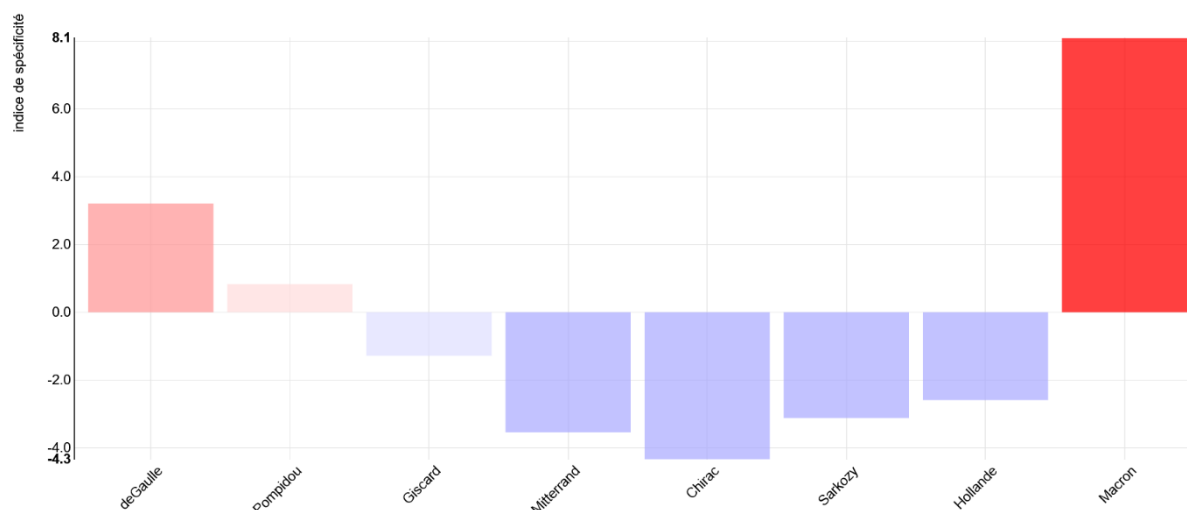
Le motif linguistique [« transformation » + ADJECTIF] – « transformation inédite » comme dans le premier exemple, « transformation profonde » comme dans le deuxième exemple, mais

discursive, et tout changement brutal du discours désarçonnerait l'auditeur citoyen qui a appris à reconnaître cette identité sans laquelle le locuteur deviendrait inaudible.

¹⁷ Aide à la lecture : le modèle convolutionnel implémenté par Laurent Vanni (2021) cherche à *prédire* ou *attribuer* toutes les phrases (passages de 50 mots) du corpus étudié (Macron2-2022-2023) à une des classes préalablement apprises (de Gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac, Sarkozy, Hollande ou Macron1). Ici, 74% des passages (en bleu sur le graphique) sont attribués à Macron1 ; on parle du « taux d'attribution ». 7,6% des passages de Macron2 sont attribués à Chirac ; 6,5% à Mitterrand, etc.

aussi « transformation réelle », « transformation majeure », « transformation efficace », etc. – repéré ici par la machine, et évalué selon un indice appelé *Text Deconvolution Saliency (TDS)* (Vanni, 2021), est effectivement une récurrence les plus stables et les plus caricaturales du parler Macron depuis 2017. Statistiquement, ce motif représente un des marqueurs – une signature, un sceau, un seing – les plus forts et les plus constants de la phraséologie et de l'idéologie macronistes (figure 6) et ceci en 2022 donc, comme en 2020 ou en 2017 : le mouvement sans cesse promis, les « transformations » sans relâche revendiquées, la nouveauté toujours (ré)animée¹⁸.

Figure 5. Distribution statistique du motif [« transformation » + ADJECTIF] dans le corpus présidentiel - HYPERBASE



Conclusion et prolongement

Le soir de sa victoire en 2022 devant ses partisans réunis sur le Champ-de-mars, E. Macron déclare :

[...] cette ère nouvelle ne sera pas la continuité du quinquennat qui s'achève mais l'invention collective d'une méthode refondée [...] (Macron, 24 avril 2022, discours de la victoire)

« Ère nouvelle », « méthode refondée » ? *Proférences* de la nouveauté affirmons-nous.¹⁹

Quelques jours plus tard, lors de son discours d'investiture présidentielle sous les ors de l'Élysée, il précise :

¹⁸ Dans le détail, pour nourrir précisément la démonstration, on remarquera ici que les « transformations inédites » qu'il faudra mener en 2022 ou la « transformation profonde » qu'E. Macron souhaite initier dans son nouveau quinquennat, concernent dans les deux extraits la politique éducative. Or la « transformation » du système scolaire a été, avec une rare constance et sous l'autorité d'un seul ministre reconduit durant cinq ans, au cœur du discours du pouvoir durant tout le quinquennat passé. Tant et si bien que, soit les transformations promises et vantées d'hier (par exemple la réforme Blanquer du baccalauréat) n'ont pas été une réussite puisqu'il s'agirait aujourd'hui de « re-transformer » (amender ladite réforme du baccalauréat, pour reprendre notre exemple), soit qu'il faille toujours dans le discours d'E. Macron – c'est notre propos – proférer et réitérer la « transformation », sans égard pour le passé ou pour le référent.

¹⁹ Le lecteur aura remarqué le déterminant démonstratif (« cette ») avant « ère nouvelle ». La monstration (sinon la démonstration) permet d'établir avec force le proférent dans/par le discours : le locuteur fait mine de montrer une chose (« cette ») qui reste précisément à attester dans le monde (« une ère nouvelle » ?). Le procédé est classique dans le discours proférentiel d'E. Macron (surutilisation statistique du démonstratif) : nous le retrouverons immédiatement avec « cette nouvelle méthode », puis plus loin avec « ce projet ».

C'est pourquoi il nous faut tous ensemble inventer une méthode nouvelle, loin des rites et chorégraphies usées par laquelle nous pourrions seul bâtir un nouveau contrat [...] (Macron, 7 mai 2022, discours d'investiture)

Et dans sa première interview de président réélu dans la presse régionale, il insiste :

Notre démocratie vit une crise comme toutes les démocraties. C'est pour cela aussi que je veux prendre cette nouvelle méthode. (Macron, 4 juin 2022, interview dans la presse régionale)

« Nouveau contrat », « méthode nouvelle » ou « nouvelle méthode » après « méthode refondée » et « ère nouvelle » : *proférences* (et non références) sans cesse rééditées de la nouveauté.

Techniquement d'ailleurs à quoi pourrait *référer*, dans le réel, cette « méthode nouvelle » puisqu'elle reste à « inventer » ? Que pourrait *désigner* concrètement dans le monde politique matériel cette « méthode refondée » puisqu'il s'agit d'une « invention » encore à imaginer ?²⁰ A l'acte promissif bien décrit par la linguistique austinienne²¹, au référent fictionnel bien identifié par la littérature (fantastique), à la prophétie autoréalisatrice bien analysée par la sociologie, ou simplement à la méthode Coué des psychologues, nous préférons le concept de *proférence* : une référence verbale performative qui produit le réel, ou un objet-du-discours qui devient, du fait d'avoir été énoncé, repris, débattu, un objet du monde effectif : comment pourrait-il ne pas exister puisqu'on en débat tous ensemble ?

Cette contribution a ainsi essayé de montrer que la force du discours d'E. Macron tient parfois dans l'autonomisation du langage par rapport à la réalité politique ; autonomisation du langage ou plutôt préséance ou primauté du discours sur le réel, production du réel par et dans le discours, création de la chose par le nom. Cela donne au discours politique d'E. Macron une impression démocratique ambiguë de vacuité et de substance que les sciences politiques ont essayé de décrire, et que Marcel Gauchet résume dès le départ en un oxymore : Macron est « le plein d'un vide » (Gauchet, 2017). E. Macron en effet ne fait pas toujours référence au monde dans ses discours : impression de vide, d'abstraction ou de *déréalité*, patente au moment de la crise violente des Gilets jaunes ou celle de longue durée sur les retraites. Mais il (ré)invente le monde : impression de plein, de force de proposition, de dynamisme, de créativité illustrée par le Grand débat. E. Macron ne dit pas le réel (impression de vide) mais le produit (impression de plein) – verbalement du moins. Exemple cardinal : nous avons montré dans le détail ailleurs comment E. Macron réfute explicitement l'idée de « programme » pour préférer, avoue-t-il, l'idée de « projet » (Mayaffre 2021, p. 66 et suiv.). Le premier terme désavoué (« programme ») nous semble référentiel (un programme renvoie à des mesures précises, à des acteurs identifiés, à un calendrier établi, à un budget chiffré...), le deuxième terme choyé (« projet ») nous semble proférentiel (un projet se présente seulement comme une aspiration, une vue de l'esprit, une intention de discours, une profession de foi, un espoir, et reste à définir concrètement). Or le terme de « projet » est, de fait, le mot – mot proférentiel donc – macronien par excellence. Parmi tous les mots du corpus, avant même « transformation », « renouveau », « refondation »,

²⁰ Pour les observateurs politiques, si « méthode nouvelle » en 2022 devait avoir une *référence*, celle-ci semblait devoir désigner un changement d'attitude politique d'E. Macron, moins jupitérienne et plus concertée. Or le passage par 49-3 du budget de la France semble avoir brouillée dès l'automne 2022 cette *référence*, pour accréditer l'idée de *proférence*. De même, si « méthode nouvelle » il devait y avoir, celle-ci semblait devoir désigner dans le discours d'E. Macron une meilleure considération des corps intermédiaires, négligés lors du premier quinquennat. Or l'hiver 2022-2023 connaît au contraire un raidissement des rapports entre le gouvernement et les syndicats réformistes à propos de la réforme des retraites.

²¹ Depuis Austin et Searle, et peut-être avant eux, des centaines de contributions réfléchissent sur la performativité du langage et l'illocution (dont les actes promissifs que nous évoquons ici, très prisés par les politiciens). Au terme de cet article qui essaye d'apporter sa pierre à l'édifice, on consultera par exemple la thèse de Bruno Ambrose (2005).

« innovation », « renaissance », etc. que nous avons évoqués, il est répété des centaines de fois dans le corpus Macron, et identifie statistiquement E. Macron jusqu'à la caricature, parmi tous les autres hommes politiques passés ou contemporains (*Ibid.*). En 2016, l'histoire retient ainsi ce moment baptismal de transe incantatoire Porte de Versailles où le jeune candidat semble habité par une force – force proférentielle – qui tient dans ce seul mot.

Ce projet²², ensemble, nous allons le porter [...] ! Moi, je le porterai dans la durée, je le porterai jusqu'au bout ! Mais maintenant, votre responsabilité, c'est d'aller partout en France pour le porter et pour gagner ! Ce que je veux, c'est que vous, partout, vous alliez le faire gagner, parce que c'est notre projet ! (Macron, 10 décembre 2016, discours Porte de Versailles, voir l'extrait vidéo du passage pour mesurer la conviction proférentielle de l'orateur)

Cinq ans plus tard en 2022, comme une répétition, le « projet » est au cœur du discours de la victoire devant la Tour Eiffel :

Je veux remercier l'ensemble des Françaises et des Français qui au premier puis au 2e tour m'ont accordé leur confiance afin de faire advenir notre projet... (Macron 24 avril 2022, discours de la victoire)

Et dans une affirmation qui laisse l'observateur circonspect, E. Macron donne sens à sa réélection quelques jours plus tard, à froid, devant les Sages :

[...] le peuple français a fait le choix d'un projet clair et explicite d'avenir. (Macron, 7 mai 2022, discours d'investiture)

« Le choix d'un projet clair et explicite », la formule fait mouche et E. Macron la reprend pour expliquer sa victoire aux Français, le 22 juin 2022, dans une adresse solennelle à la télévision :

Le 24 avril, vous m'avez renouvelé votre confiance en m'élisant Président de la République. Vous l'avez fait sur le fondement d'un projet clair. (Macron, 22 juin 2022, adresse aux Français)

« Faire advenir notre projet » (comme « inventer une méthode nouvelle »), « le choix d'un projet clair et explicite », « sur le fondement d'un projet clair » : affirmations proférentielles et non descriptives ou constatatives insistons-nous. Parce qu'en effet, le déroulement de l'élection présidentielle durant l'hiver et le printemps 2022 empêche E. Macron de présenter son programme aux électeurs : accaparé par le conflit meurtrier en Ukraine, absorbé par les bombardements sur Kiev, interpellé quasi quotidiennement par Vladimir Poutine, Joe Biden et par ses partenaires mondiaux, président exceptionnel de l'Europe dans un moment historique pour un continent qui se trouve à nouveau en guerre, E. Macron est condamné à négliger la scène nationale et annule tous ses meetings électoraux (sauf un). Il annule la plupart de ses interviews dans la presse où il aurait pu s'expliquer. Sa candidature elle-même se fait le plus tardivement possible, le 3 mars, à quelques heures seulement de la clôture, et sans programme publié. Il renonce également au débat télévisé entre les candidats du premier tour dont il avait pourtant tiré bénéfice en 2017. E. Macron n'a donc pas eu le loisir ni de construire ni d'exposer « un projet clair et explicite » ; et au deuxième tour en (re)mobilisant le front républicain contre M. Le Pen, et toujours en plein conflit russo-ukrainien, il contourne encore l'exposé de ses intentions positives détaillées²³. Seulement, en disant, en répétant, en *proférant* sans cesse qu'il

²² Nous attirons l'attention du lecteur dans une note précédente sur le démonstratif (« cette ère nouvelle », « cette méthode nouvelle » et ici « ce projet ») qui contribue de manière évidente à la force proférentielle du propos : « ce projet » existe puisqu'on peut le (dé)montrer dans le discours (« ce », « ces », « cet », « cette »).

²³ Au final, l'aspect le plus explicite du programme d'E. Macron semblait devoir concerner la réforme des retraites que le président avait déjà esquissée ou proférée en 2017. Mais sur cette réforme, également, un flou s'installa

a un projet politique, Macron se dote *de realia* du projet qu'il vient d'invoquer dans son discours : qu'il vient de *proférer*. En affirmant que les Français ont plébiscité son projet, il donne existence (sinon référence) *au-dit* projet. Rendons-nous compte de la force rhétorique ou proférentielle du propos : comment pourrait-on soupçonner E. Macron de n'avoir pas de projet si celui-ci lui a permis, dit-il, de rallier quelque 18 millions de suffrages et de gagner l'élection présidentielle ?

L'aspect monumental du discours d'E. Macron se trouve ainsi dans la proférence constamment répétée de la « nouveauté », du « projet », de la « transformation », du « mouvement », de la « réinvention », du « renouveau », de « l'innovation sociale » (Macron, 17 mars 2022), de « l'innovation démocratique » (*Ibid.*), etc. Peut-être pourrions-nous ici convoquer au-delà de la performativité, de la dimension auto-réalisatrice du langage et des promesses tenues ou non tenues des politiciens, la dimension *ontogonique* ou fondamentalement *poétique* du discours ; du discours politique en général, dans cette contribution illustré par E. Macron²⁴ ?

Impression paradoxale, contradictoire et indémêlable du discours, sans doute gagnante politiquement : E. Macron garde inchangé son discours en disant sans cesse le changement. C'est en promettant (à nouveau) de se renouveler qu'E. Macron se répète. C'est en réitérant le mouvement qu'E. Macron reste sur place ou identique à lui-même. Mais cette contradiction n'a pas de prise : linguistiquement, la proférence, comme la performativité, est sans mémoire et se dit toujours au présent – *s'actualise*, se réalise dans le ici et maintenant de chaque discours – sans compte à rendre au temps passé.

S'il fallait encore démontrer cette immobilité d'un discours toujours en marche, il suffirait de comparer terme à terme la proférence de « méthode nouvelle » faite en 2022, par laquelle nous avons commencé cette conclusion, avec celle, par exemple, de 2018 quatre ans auparavant lors de la crise naissante des Gilets jaunes. E. Macron avait déjà déclaré en des termes strictement identiques :

C'est aussi cette méthode nouvelle que je veux inaugurer aujourd'hui avec vous. (Macron, 27 novembre 2018, discours sur la transition écologique)

Ou :

Le changement de méthode que j'appelle de mes vœux, c'est donc en quelque sorte d'apporter des solutions concrètes accessibles pour chacun de nos concitoyens. Le changement de méthode, c'est aussi mieux accompagner les territoires. (*Ibid.*)

Ou :

Ce que vous dites c'est stop, je l'entends, et donc on doit changer de méthode.

« Il faut que tout change pour que rien ne change ». La phrase de Visconti ou de Tomasi Di Lampedusa doit être déclinée pour caractériser le macronisme en discours. Rien ne change dans le discours d'E. Macron puisque tout doit continuer, répète-t-il, de changer. Proférer le changement et la nouveauté est ainsi une constante invariable, itérative, performative du discours d'E. Macron depuis 2017. Chaque quinquennat Macron se prévaut d'être un nouveau président, chaque année il déclare vouloir renaître ou refonder, chaque mois il profère une méthode nouvelle à (ré)inventer ou un projet à renouveler : qui, linguistiquement, pourrait le contredire ?

après qu'E. Macron eut parlé d'une réforme paramétrique ou d'une réforme systémique, d'un âge de départ ferme à 65 ans, puis à 64 ans, puis plus prudemment « d'augmenter l'âge légal progressivement, comme on l'a toujours fait d'ailleurs, avec un système trimestriel progressif... » (Macron, intervention à Aubervilliers, le 17 mars 2022).

²⁴ L'ontogonie désigne la création ou la génération de l'être, ici par le langage, une « création perpétuellement recommencée » selon (Jankélévitch, 1957 : 27). La poétique (*poiesis*) renvoie elle aussi à la création, à la fabrication du nouveau, à l'agir ou à la maïeutique (évidemment par le langage).

Références

- AMBROISE Bruno (2005), *Les pouvoirs du langage : la contribution de J. L. Austin à une théorie contextualiste des actes de parole*, Thèse Université de Nanterre - Paris X (tel-00338176).
- APOTHELOZ Denis et REICHLER-BEGUELIN Marie-José (1995), « Construction de la référence et stratégies de la désignation », *Tranel*, vol. 23, p. 227-271.
- AUSTIN John Langshaw, 1970, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.
- CHAROLLES Michel (2001), « Référents évolutifs et évolution de la référence » dans C. Schnedecker et W. De Mulder éd., *Les référents évolutifs entre linguistique et philosophie*, Metz, Université de Lorraine CREM, p. 39-97 (hal-01404846).
- DETREIE Catherine, SIBLOT Paul, VERINE Bertrand et STEUCKART Agnès (2017, éd. augmentée), *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Champion.
- DUBOIS Jean *et al.* (1973), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- FAIRCLOUGT Norman (2000), *New Labour, New Language*, Londres, Routledge.
- GAUCHET Marcel (2017), « Macron est “le plein d'un vide” » ? *L'Obs*, 14 février 2017.
- JANKELEVITCH Vladimir (1957), *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, Paris, PUF.
- KLEIBER Georges (1997), « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages*, 127, p. 9-37.
- LONGHI Julien (2008), *Objets discursifs et doxa. Essai de sémantique discursive*, Paris, L'Harmattan.
- LONGHI Julien (2015), « L'acte de nommer comme constitution de formes : discursivité de la production du sens », *Langue française*, n°188, p. 121-136.
- LONGREE Dominique et MELLET Sylvie (2013), « Le motif : une unité phraséologique englobante ? Étendre le champ de la phraséologie de la langue au discours », *Langages*, 189, p. 65-79
- LUONG Xuan éd. (2003), La distance intertextuelle [numéro thématique], *Corpus*, n°2.
- Mayaffre Damon (2021), *Macron ou le mystère du verbe. Ses discours décryptés par la machine*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube.
- MAYAFFRE Damon (2002), « Discours politique, genres et individuation socio-linguistique », dans A. Morin et P. Sébilot éd., *JADT 2002*, Saint Malo, IRISA-INRIA, p. 517-529. (hal-00555084)
- MAYAFFRE Damon et VANNI Laurent (2020), « Objectiver l'intertexte ? Emmanuel Macron, deep learning et statistique textuelle », *JADT 2020*, Toulouse, France (hal-02894990).
- MELCHIOR Thierry (1998), *Créer le réel. Hypnose et thérapie*, Paris, Seuil.
- MELCHIOR Thierry (2005), « La connaissance hypnotique » dans M. Cazenave ed., *De la science à la philosophie, Y a-t-il une unité de la connaissance ?*, Paris, Albin Michel.
- MONTE Michèle et OGER Claire éd. (2015), Discours d'autorité : des discours sans éclat(s) ? [numéro thématique], *Mots. Les langages du politique*, n° 107.
- ROUBAN Luc (2018), *Le Paradoxe du macronisme*, Paris, Presses de Sciences Po.
- SEARLE John Roger (1972), *Les actes de langage. Essai de philosophie linguistique*. Paris, Hermann, 1972.
- TOURNIER Maurice (2002), *Des mots en politique. Propos d'étymologie sociale (Tome2)*, Paris, ENS Edition. Voir également le tome 1 et le tome 3.
- VANNI Laurent (2021), *De l'analyse statistique de données textuelles aux réseaux de neurones artificiels. Vers des motifs linguistiques profonds*. Thèse Université Nice Côte d'Azur Nice (tel-03621264).
- VANNI Laurent et PRECIOSO Frédéric (2021), « Deep learning et description des textes. Architecture méthodologique » dans D. Mayaffre et L. Vanni éd., *L'intelligence artificielle des textes. Des algorithmes à l'interprétation*, Paris, Champion, p. 15-72.
- VIKTOROVITCH Clément, 2021, *Le pouvoir rhétorique*, Paris, Seuil.